

XYZ. La revue de la nouvelle

« Je me souviens » Plus qu'une devise : une angoisse existentielle

Pierre Karch



Numéro 74, été 2003

Mémoire(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Karch, P. (2003). « Je me souviens » : plus qu'une devise : une angoisse existentielle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 5-6.

« Je me souviens »

Plus qu'une devise : une angoisse existentielle

Pierre Karch

Pour Marguerite Andersen, la mémoire est un musée individuel qui ne ferme jamais tout à fait ses portes, alors que, pour Sylvie Bérard, c'est un carnet de voyage qu'on ne remplit jamais. À la moribonde de Gaëtan Brulotte, il ne faut que quelques souvenirs, car il lui reste bien peu de temps à vivre.

« Paquet » d'André Carpentier reçoit sur la nuque un coup qui a l'effet d'une madeleine, celle de Proust. Voilà, tout d'un coup — c'est le cas de le dire — le passé retrouvé. Mais si, le passé, c'était plutôt ce qu'on veut oublier ? Alors, on peut tenter de l'enfourer sous un bonsaï, comme le héros d'André Berthiaume.

Le thème s'y prêtant, on rencontre des vieillards qui n'ont pas de quoi faire envie. Celui de Lise Vekeman a toute sa mémoire à lui, mais, comme le vieil arbre de Pamphile Le May, « oublié dans la plaine », lui aussi, « pour tromper l'ennui dont sa pauvre âme est pleine », aime « à se souvenir des nids » qu'il a bercés.

Pourquoi attendre d'avoir des cheveux blancs pour s'abandonner à des souvenirs gris ? Le narrateur de « Probablement » hésite entre le mensonge, la calomnie, le souvenir et la fabrication, ce qui donne à son existence un vide insondable et, au texte de Jean-Sébastien Trudel, une qualité toute proche du vertige.

Les pages du passé servent de tremplin aux histoires qu'on raconte à un autre, parfois même à un personnage d'une pièce de théâtre qui n'est pas de la main du nouvellier. Une œuvre, dont Pierre Karch se souvient, se poursuit dans celle qu'il écrit. C'est ainsi que les livres vivent.

Et puis, enfin, il y a la perte de mémoire qui, dans « L'art de Simonide, » se fait graduellement, mais inexorablement.

Dans ce numéro, on va donc du trop plein au trop vide, d'une surabondance de souvenirs à un manque qui ne peut qu'être angoissant. Ainsi toute l'humanité se rencontre ici, ce qui ne veut pas nécessairement dire que chacun va s'y reconnaître.

Numéro à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour le numéro à venir intitulé « Demain ». La date de tombée est fixée au 1^{er} août 2003.